



TESSA BERGEN

SÉDUCTION & TENTATION
Morah et Lucilla

Éditions  Addictives

VOL. 3

Tessa Bergen

**SÉDUCTION & TENTATION :
NORAH ET LUCILLA**

Volume 3

1. Réveil difficile

– Allez, debout !

Je me réveille en sursaut. Clémentine, en pyjama, me tend une tasse de café fumante.

J'avais oublié à quel point elle était matinale !

Je me relève en bougonnant.

– Allez, faut pas traîner ! On a du pain sur la planche aujourd'hui...

– Quoi ? Tu ne peux pas être un peu plus compatissante ? Je viens de me faire larguer quand même...

– Ben justement, il faut te remuer ! Ne crois pas que je vais te regarder mourir sur mon canapé. On a un programme chargé, et je te jure que je ne vais pas te laisser t'en tirer comme ça.

– J'imagine que tu ne parles pas d'une virée shopping ?...

– Non, pas vraiment.

Je souris en avalant une gorgée de café. Clem' est une boule d'énergie, et je ne sais pas ce que je ferais sans elle. En plus de m'héberger sans sourciller depuis que Rémi m'a mise à la porte, elle m'empêche de m'apitoyer sur mon sort.

– Alors, tu veux connaître le plan que je te réserve ? me demande-t-elle. D'abord, on commence par le coiffeur : rien ne vaut une nouvelle coupe pour se remettre en selle !

– Vraiment ? murmuré-je avec ironie.

– Ensuite, cap sur ton ancien appart' pour récupérer le reste de tes affaires.

– T'es dingue ! Et si Rémi est là ? Je ne me sens pas du tout d'attaquer pour une confrontation...

– Mais non ! On est début octobre, les cours d'agrégation ont repris depuis une semaine. Si le mauvais œil ne s'en mêle pas, l'appartement devrait être libre en journée... Tu as toujours les clés ?

– Oui, oui.

– Bien, ça va simplifier les opérations ! Maintenant que les détails pratiques sont réglés, j'aimerais qu'on aborde le sujet sensible...

– Quel sujet ?

– Ta vie amoureuse.

– Pas question ! Et la tienne, tu veux qu'on en parle ?

– Moi, je ne me suis pas réveillée après vingt ans en décidant de virer de bord !

J'éclate de rire. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle a l'art et la manière...

– Alors, tu en es où avec Lucilla ? Vous avez officiellement rompu ?

– Non, pas du tout ! Enfin... je ne sais pas. Elle m'a quittée, ou tout comme, mais parce qu'on lui a raconté un mensonge.

– Et tu lui as dit que ce n'était pas vrai ?

– Oui, bien sûr ! Je ne veux pas la perdre ! Je lui ai envoyé des dizaines de textos pour lui expliquer

que je m'étais fait avoir par son ex ; j'ai aussi essayé de l'appeler, mais son téléphone est toujours éteint ! Je ne sais plus quoi faire. Je n'arrête pas de penser à elle.

– Tu vas la récupérer, ne t'inquiète pas, me dit-elle en passant tendrement son bras autour de mes épaules.

– Je ne sais plus quoi faire...

– Essaye de la voir. Traque-la s'il le faut. Vous devez au moins avoir une explication les yeux dans les yeux.

J'acquiesce. Clémentine a raison, il est temps que je prenne ma vie en main.

Comme ma meilleure amie l'avait prévu, nous trouvons le studio vide et récupérons mes dernières affaires sans encombre. Cependant, je ne peux pas m'empêcher d'avoir le cœur lourd en revoyant les affaires de Rémi, et je ne résiste pas à lui griffonner sur un post-it : « Je suis désolée. Je te souhaite d'être heureux. ».

– Désolée pour quoi ? proteste Clémentine, penchée par-dessus mon épaule. Il t'a fichue à la porte de votre appartement !

Je la rabroue et la pousse vers la sortie, n'ayant pas particulièrement envie de m'attarder. Malgré son dynamisme, la tristesse me gagne. J'ai l'impression que mon existence est un énorme trou noir.

En fin de journée, je me décide à appeler Marie, dans l'espoir d'obtenir des informations sur les horaires de Lucilla. Si je sais à quelle heure sont ses réunions au journal, je pourrai l'attendre à la sortie et, avec un peu de chance, réussir à la croiser.

– Je suis contente de t'entendre ! s'exclame Marie au son de ma voix. Que deviens-tu depuis la fin du stage ?

– Oh, pas grand-chose... Je cherche du boulot tranquillement. D'ailleurs, à ce propos, tu sais à quelle heure je peux joindre Lucilla au bureau ? Elle doit essayer de me trouver des contrats...

– Lucilla ? Elle est partie à New York !

– Ah bon ? Mais pour combien de temps ?

– Aucune idée. Elle comptait vivre là-bas aux dernières nouvelles. Si c'est urgent, tu veux que je te donne son numéro professionnel ?

– Euh... oui, je veux bien.

– Ok, je te l'enverrai par mail. Je suis désolée, il faut que je te laisse, mais on se fait une soirée bientôt pour discuter davantage ? En plus, j'ai quelqu'un à te présenter.

J'acquiesce et raccroche, sous le choc de la nouvelle.

Comment a-t-elle pu déménager à l'autre bout du monde ? C'est un cauchemar !! On ne va donc plus jamais se voir ?

Dès le lendemain, je profite de ce que Clémentine sorte pour skyper Lucilla sur son téléphone. Je vérifie le décalage horaire ; il est 22 heures ici, à peine 16 heures à New York. L'appel sonne une première fois dans le vide, mais, lorsque j'essaie à nouveau dix minutes plus tard, Lucilla décroche miraculeusement en activant la visio, et son visage apparaît sur mon écran. Après tous ces jours sans la

voir, sa beauté me saute aux yeux. Derrière elle, j'aperçois vaguement un fauteuil et une large baie vitrée donnant sur des buildings aériens. Lucilla bat des cils quelques secondes, puis esquisse un sourire en coin.

– Norah ?

Je ravale ma salive, submergée par l'émotion de la voir et de pouvoir enfin lui parler, malgré la distance. J'ai tellement de choses à lui dire que je ne sais pas par quoi commencer.

– C'est... Marie qui m'a donné ce numéro-ci. Je n'arrivais pas à te joindre sur ton portable. J'espère que je ne te dérange pas.

– J'ai un rendez-vous dans dix minutes, je ne peux pas te parler longtemps.

– Tu es à New York alors ?

– Oui, pour l'instant. Comment vas-tu ?

Je hausse les épaules.

– Ça va...

– Tu as bonne mine. Tu es chez toi ?

– Non, chez une amie qui m'héberge provisoirement. Mais là, je suis seule.

– Je vois... Cette frange te va bien. Elle te donne un petit air sauvage...

Je passe négligemment les doigts dans mes cheveux fraîchement coupés de ce matin, en priant pour qu'elle ne remarque pas mon trouble.

– Merci.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce tee-shirt que tu portes ? me demande-t-elle d'un air mutin.

Je baisse les yeux sur mon petit ensemble débardeur-shorty que je mets pour dormir.

– Oh non, non, c'est juste pour la nuit, parce qu'il est plus de 22 heures ici !

– Mmmh... il ne me plaît pas beaucoup, tu ne peux pas l'enlever ?

Elle sourit avec espièglerie. Je reste un instant indécise sous son regard brillant.

– Tu veux que je me change ?

– Non, je veux que tu te déshabilles.

Son aplomb me laisse sans voix.

C'est risqué, si Clémentine rentre sans prévenir, elle risque de me surprendre...

Pourtant, gagnée moi aussi par le désir, j'ôte mon tee-shirt. Lucilla me dévore du regard.

– Tu as une poitrine magnifique... et si douce... Je donnerais tout pour pouvoir la toucher.

Elle pose doucement ses doigts sur l'écran. Je me retiens de lui faire remarquer que c'est elle qui est partie à l'autre bout du monde.

– J’aimerais que tu fermes les yeux, s’il te plaît.

Curieuse, j’obéis à la voix onctueuse de Lucilla qui recouvre mes sens.

– Maintenant, imagine que mes doigts courent sur ta peau ; ils te goûtent, te savourent, te dévorent... Je parcours ton ventre, le creux de ta taille, puis tout doucement, je viens caresser le galbe rond de tes seins. Mes doigts vont et viennent tendrement sur chacun de tes tétons. Tu les sens ?

Je halète sous mes paupières closes. La sensation est si forte qu’elle paraît presque réelle. La voix de Lucilla est voluptueuse et impérieuse.

– Fais-le Norah, fais-le pour moi. Je veux voir la pointe de tes seins durcir sous mes yeux. Caresse tes seins à pleine main, lentement...

Je m’exécute, déjà en transe, oubliant ma timidité pour ne plus me laisser porter que par les fantasmes de Lucilla.

– Puis lèche le bout de tes doigts et frotte-les contre tes tétons par petits cercles. Oui, comme ça... ce sont mes doigts qui te touchent. Ma langue qui suce tes pointes délicieuses. Tu es superbe. Dis-moi comment c’est.

– C’est bon...

– Tu veux savoir de quoi d’autre j’ai envie ?

– Oui.

– Que tu descendes une de tes mains, et que, très lentement, tu te caresses par-dessus ton shorty avec deux doigts. Plus fort.

Mon corps commence à se raidir sous le plaisir. Je n’arrive pas à réprimer des gémissements.

– Oh...

– Oui, continue, j’adore te regarder. Comment est ton shorty ?

– Mouillé...

– Alors écarte-le et passe tes doigts à l’intérieur. Je veux te voir jouir.

Les yeux fermés, je me caresse de plus en plus fort. Tous mes sens sont en éveil, comme si je sentais le souffle de Lucilla sur moi, sa peau contre la mienne. L’idée d’être vouée à son désir est très excitante.

– Je n’ai jamais autant voulu de toi que maintenant, me susurre-t-elle.

J’augmente l’intensité de mes mouvements et suis rapidement submergée par les spasmes, gémissante, brûlante. C’est la première fois que j’atteins l’orgasme aussi vite !

Il me faut quelques minutes pour retrouver mes esprits. Lucilla ne me quitte pas des yeux, un sourire coquin sur les lèvres.

– C’était merveilleux, merci...

– Merci à toi...

– Je suis désolée, j’ai ma réunion, il faut que je file. On se rappelle, d’accord ? Je t’embrasse... sur chaque millimètre de ton corps.

Lorsque la communication coupe, je suis encore sonnée par l’intensité de cet échange. Mais, très vite, c’est l’incompréhension qui prend le dessus. Je me suis laissé emporter par le désir qu’elle suscite en moi... Cette femme me fait complètement perdre la raison. Je n’ai même pas eu une seule réponse à mes questions !...

Qu’est-ce que ça veut dire ? Elle ne s’est même pas expliquée sur nous ou sur son départ précipité à New York ! Je ne suis pas plus avancée !

Aussi déçue que conquise, je reste enivrée toute la nuit par ce pouvoir érotique qu’elle a sur moi.

2. Confidence pour confidence

– Dis donc, tu as l’air en forme ce matin ! me raille Clémentine au réveil, alors qu’elle me trouve déjà habillée dans le salon.

– Figure-toi que j’ai réfléchi toute la nuit. Il est temps que je me responsabilise comme toi ! Que je trouve du travail pour pouvoir prendre un appart’, que je reconquière la seule personne que je veux vraiment, et que j’affronte mon passé !

Clémentine écarquille les yeux.

– Eh bah ! On peut dire que les nuits blanches sont stimulantes chez toi ! Moi, ce matin, je vais me contenter de beurrer ma tartine devant la télé, si ça ne te dérange pas...

Je ris, et en profite pour m’isoler dans la chambre. Je suis déterminée à faire face à mes sentiments pour la première fois de ma vie et à me battre pour ce que je désire.

Il faut que Lucilla sache ce que je ressens pour elle. Si elle me rejette ensuite, au moins ce sera clair. Mais ce doute n’est plus possible !

Toute la nuit, j’ai réfléchi au mail que je pourrais lui écrire. Je ne veux ni quelque chose de trop solennel, ni de grandiloquent.

Il ne faut pas non plus qu’elle trouve ça ridicule !

Je finis par lui envoyer le mail suivant :

De : Norah Brunel

À : Lucilla Conti

Chère Lucilla,

Difficile de comprendre et d’accepter ton départ... Je n’aurai pas la prétention de croire que c’est moi que tu fuis, mais tu laisses un vide en moi, que rien en ce monde n’est apte à combler.

Ce que nous avons vécu ensemble était inimaginable pour moi. Il m’a fallu du temps. Ma vie a été bouleversée. Mais je sais à présent que tu es la seule que je veux près de moi. Dis-moi que je peux t’attendre, et je t’attendrai. J’ignore si j’ai le droit d’espérer quoi que ce soit, mais penser le contraire me tuerait.

Je te demande pardon pour l’histoire des photos. J’ai été dupée, et je te jure que je n’ai jamais eu l’intention de te trahir. À présent que je sais quel genre de personne est cette Laurence, je ne l’approcherai jamais plus.

Pardonne-moi. Il n’y a que toi.

Norah

Mon cœur bat la chamade tandis que je presse le bouton Envoyer. Maintenant que je ne peux plus faire marche arrière, je suis terrorisée.

Et si elle ne me répond pas ? Ou que cette déclaration lui fait peur et qu'elle gâche ce qu'on a déjà ?

J'essaie tant bien que mal de me raisonner.

Tant pis, il faut que je sache...

Pour chasser ces idées de ma tête, je m'attaque à quelque chose de tout aussi effrayant : mon passé. Sans vraiment réfléchir, submergée par un besoin d'agir, je saute dans le premier métro direction Montmartre et remonte la rue des Abbesses jusqu'à l'adresse trouvée dans les *Pages jaunes* au nom de Diane Severin. Si ma tante est vraiment morte, comme me l'a annoncé ce mystérieux message de l'autre jour, alors la personne que j'ai eue au téléphone en sait plus que ce qu'elle veut bien dire.

Je m'arrête, essoufflée, devant une petite porte bleue et réalise soudain ce que je m'apprête à faire.

Après tout, j'ignore complètement qui va m'ouvrir. C'est peut-être un dangereux psychopathe !

Par prudence, j'envoie rapidement un texto à Clémentine pour lui indiquer l'adresse où je me trouve. Puis, je sonne à la porte.

La femme qui m'ouvre a une petite cinquantaine d'années ; grande, très élégante, et des yeux gris que je finis par reconnaître dans leur manière de me fixer. Mon cœur fait un bond.

C'est elle, c'est Diane !

Alors qu'elle me fait face, presque vingt ans après, les souvenirs me reviennent.

– À qui ai-je l'honneur ? demande-t-elle avec fermeté.

J'ai les jambes coupées par le trac, mais réussis à articuler :

– C'est moi, Norah.

Elle n'esquisse aucun geste de surprise. Nous restons à nous regarder pendant de longues secondes, puis elle s'écarte de la porte et me laisse entrer. Son appartement a un charme bohème qui me séduit tout de suite, empli de décorations exotiques, bibelots probablement rapportés de voyages, poèmes et chansons inscrits aux murs. Dans le salon, un vieux tourne-disque fait résonner la voix de Fréhel. Étrangement, je me sens tout de suite à ma place.

Avant que j'aie le temps de protester, Diane m'invite à m'asseoir et me sert un porto. Elle avale le sien cul sec, allume une cigarette et prend enfin la parole.

– Je savais que ce message était idiot. Je suis désolée. Me faire passer pour morte... c'était pour ta mère. Je lui ai toujours promis de me taire. C'était mon devoir, de vous protéger toutes les deux. Mais j'imagine qu'il y a prescription, maintenant que tu es adulte...

– Alors vous saviez ce que je venais vous demander depuis le début ?

– Oui, j’ai compris quand tu m’as appelée. Sur le moment, c’était tellement inattendu que je n’ai pas réagi. Il faut d’abord que tu saches quelque chose : quel que soit ce qui s’est passé, ta mère a été incroyable avec toi. Elle a toujours fait de son mieux pour te préserver de ce que la vérité a de plus destructeur. Et elle est l’une des femmes les plus fortes que je connais.

– Vous me faites peur... je ne comprends pas... Je ne sais même pas pourquoi nous avons cessé de vous voir ! Vous vous occupiez pourtant beaucoup de moi quand j’étais petite, non ?

– Oui... mon mari et moi.

Elle se ressert un verre de porto. Toutes les questions que j’ai jusque-là réprimées me brûlent les lèvres.

– Votre mari... avait-il des moustaches à l’époque ?

– Oui. Tu te souviens de lui ?

– Non, il était sur les photos que j’ai trouvées... Et vous étiez amis avec mes parents ?

– J’étais la belle-sœur de ta mère.

– Comment ça ?

Elle déglutit.

– Henri, l’homme que j’ai épousé... Il était son frère.

Quoi ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

Mon sang se fige.

– Ma mère avait un frère ?

– Oui. Je suis désolée qu’elle te l’ait caché, mais tu l’as oublié, toi aussi. C’était sans doute trop douloureux pour que ta mémoire le supporte.

– De quoi est-il mort ?

– Il n’est pas mort. Il est enfermé en hôpital psychiatrique depuis quinze ans.

J’ai du mal à respirer.

Alors, depuis toutes ces années, j’ai un oncle dont j’ignore l’existence ! Je ne peux pas le croire...

– Mais... pourquoi ?

– Je comprends que ce soit un choc, Norah. Pourtant, c’est ce qui va suivre qui est le plus difficile à entendre. Tu es sûre de vouloir en savoir davantage ? Ta mère a vraiment choisi le meilleur pour toi.

Je serre les poings.

Ça suffit, j’ai attendu depuis trop longtemps...

– Oui, je suis sûre. Racontez-moi tout, s’il vous plaît.

– Très bien...

Diane arrête le tourne-disque, écrase sa cigarette et en allume une autre, avant de reprendre.

– Henri était schizophrène. Il n’a déclaré sa maladie que tardivement. Moi-même, au début de notre vie conjugale, je n’en savais rien. Il a commencé à se renfermer sur lui-même et à avoir des attitudes un peu étranges, mais je n’y ai pas accordé l’importance qu’il aurait fallu. Nous pensions alors qu’il traversait une phase difficile, un genre de dépression, rien de plus. Tes parents étaient très présents. Mais tu étais toute petite et ils devaient aussi s’occuper de leur famille. Henri est devenu de plus en plus demandeur et exigeant, surtout envers ta mère. Il a commencé à faire des crises de paranoïa. C’est là que je me suis demandé s’il ne souffrait pas de quelque chose de plus grave. Un soir, il a cassé une bouteille sur la table de notre séjour en prétendant que ton père retenait ta mère en otage. J’ai eu du mal à le faire revenir à la raison. Jusqu’au soir du drame...

Des larmes perlent dans ses yeux. Son récit est si intense que le monde entier semble suspendu autour de nous.

– Votre téléphone sonnait dans le vide, ce qui n’était pas dans vos habitudes. J’ai appris par la suite que tu avais la grippe et que ta mère l’avait débranché pour que la sonnerie ne te réveille pas. Je n’étais pas encore rentrée du travail. Ne réussissant pas à vous joindre, Henri est devenu fou. Il a cru... il a cru que ton père vous faisait du mal. Il a débarqué chez vous comme une furie, et... Je crois qu’il voulait simplement neutraliser ton père. Mais le coup à la tête a été trop violent.

Nous ne parlons plus. Une sensation de froid m’envahit. J’ai envie de vomir.

– Il a tué mon père ? C’est ça ?

– Norah, pardonne-nous. Nous ne savions pas qu’il était malade. Il a été interné ensuite. Ta mère a voulu lui éviter la prison à tout prix, mais, une fois qu’il a été hospitalisé, je crois qu’elle ne l’a jamais revu. Elle s’est reconstruite, avec toi. Quant à moi, j’ai bien essayé de lui pardonner, mais je n’ai pas réussi. La vérité, c’est que je ne me suis jamais pardonné à moi-même de ne pas avoir décelé plus tôt sa schizophrénie. J’ai divorcé. J’ai cessé de vous voir parce que c’était trop douloureux, ensuite, pour ta mère. Nous avons tous essayé d’oublier...

Je voudrais hurler, mais je n’arrive même pas à me mettre en colère. Je suis vidée de toute émotion, simplement submergée par l’effroi. Tout le monde m’a menti toute ma vie.

Aussi poliment que possible, je prends congé de Diane et erre dans les rues de Paris, sans but. J’hésite à appeler ma mère, mais serais incapable de lui parler pour l’instant. Je lui en veux terriblement de ne m’avoir jamais dit la vérité sur la mort de mon père.

Au bout d’une heure, je rentre dans la première salle de cinéma venue et m’assomme devant un film d’action médiocre, en essayant de chasser les images atroces de mon esprit. Heureusement, je vis chez Clémentine. Quand elle me voit rentrer, morte d’inquiétude, aux alentours de minuit, et que je lui raconte rapidement ce que j’ai appris, elle se couche avec moi sur le canapé et me laisse pleurer contre elle toute la nuit.

Pendant deux jours, je reste au lit sans trouver la force de rien faire, en essayant d’oublier ma détresse à coups de séries télé et de bols de céréales. Je ne réussis pas non plus à savoir ce que je dois penser de

ma mère. À certains moments, je suis envahie par la fureur, et à d'autres, par la compassion.

J'avais le droit de connaître la vérité, mais en même temps, comment ma mère a-t-elle fait pour surmonter toute seule un tel drame ? Je ne sais pas moi-même comment j'aurais réagi à sa place. C'est trop horrible. Elle a perdu à la fois son mari et son frère...

En plein milieu de l'après-midi, je suis brusquement tirée du lit par la sonnerie du téléphone. Je suis sur le point de filtrer quand je m'aperçois que c'est Lucilla qui tente de me joindre par Skype.

C'est vrai, elle a dû recevoir mon mail !

Je m'empresse d'accepter l'appel et la vois apparaître à l'écran, vraisemblablement à l'arrière d'une voiture.

– Norah ? Je suis contente que tu décroches ! Je voulais te parler... Merci pour ton mail. Il y a des choses que j'aimerais t'expliquer. Ce n'est pas facile de si loin... En plus, je n'arrête pas de courir à droite et à gauche, et je ne suis jamais seule !

La communication est assez médiocre. Je me concentre pour comprendre un mot sur deux.

– Tu sais, pour moi aussi ce que nous vivons est important. Mais il y a des choses de ma vie qui sont si compliquées... Je ne te les ai jamais expliquées parce que je suis plutôt fière.

Je souris à ce dernier mot.

Ça, j'avais remarqué !

– C'est pour ça que je n'ai jamais voulu te donner de faux espoirs, te faire perdre ton temps. Mon départ à New York...

Je perds brusquement la connexion et l'écran devient noir.

Oh non, c'est pas vrai !! Foutu téléphone !!

J'ai beau tenter de la rappeler, l'appel ne passe pas.

Qu'est-ce qu'elle s'apprêtait à me dire finalement ? Qu'elle voulait arrêter ou continuer ?

Cet appel, loin de me fixer, sème encore plus le trouble dans mon esprit.

3. Onde de choc

Lorsque Marie m'appelle pour me proposer de la rejoindre le soir même dans un bar lesbien, j'accepte sans hésiter. Je ne suis pas sortie depuis plusieurs jours et je n'arrête pas de ressasser. Ma mère ne sait toujours rien de mon rendez-vous avec Diane. Je l'ai appelée une fois pour entendre sa voix, mais je n'ai pas été capable de lui avouer quoi que ce soit, et j'ai fini par raccrocher en prétendant que tout allait bien. Quant à Lucilla, elle est de nouveau injoignable. On peut donc dire que l'invitation de Marie tombe à pic !

– Tu veux venir avec moi ? demandé-je à Clémentine au moment de franchir la porte, histoire de tester la solidité de ton hétérosexualité ?

– Ouh, ça aurait été avec plaisir, mais je vais me contenter des mecs pour ce soir... Julien m'a proposé une soirée poker. Ce n'est que partie remise !

– Ok, amuse-toi bien !

Quand j'entre dans le bar bondé, je mets un peu de temps à trouver Marie, qui finit par me faire signe du fond de la salle. À ses côtés, une belle femme brune aux cheveux courts sirote une Caïpirinha. C'est la première fois que je mets les pieds dans un bar gay ; l'ambiance est étrange, différente, à la fois libre, sensuelle et marginale. Mais, contrairement à ce que je craignais, je m'y sens tout de suite à l'aise.

– Salut ! s'écrie Marie quand j'arrive enfin à leur table. C'est sympa de te revoir !

Puis elle se tourne vers la femme aux cheveux courts et déclare dans un grand sourire.

– Je te présente Cerise...

– Oh ! m'exclamé-je surprise, je suis enchantée de te connaître, depuis le temps que j'entends parler de toi...

Je suis étonnée mais ravie de les voir toutes les deux réunies. En regardant Cerise, je comprends la passion qu'elle a pu déclencher chez Marie : au-delà de sa beauté, un charme singulier se dégage de l'ensemble de sa personne, sans qu'on réussisse à déterminer précisément si cela est dû à la finesse de ses traits, à son look de rockeuse chic ou au tatouage hébreu qui dépasse de son cou.

– Eh bien, vous avez des choses à me raconter j'imagine ! Parce qu'aux dernières nouvelles, rien d'autre ne vous reliait qu'un ordinateur...

Cerise et Marie pouffent de rire, manifestement amoureuses.

– Tu veux boire quelque chose ? me demande Marie. Je vais commander.

– Une Caïpi, ce serait parfait ! Merci beaucoup.

Pendant que Marie nous laisse seules cinq minutes, Cerise me glisse à l'oreille :

– J'espère que tu n'as pas une trop mauvaise opinion de moi, malgré cette histoire... J'imagine que je

ne me suis pas fait connaître sous mon meilleur jour, si Marie m'a présentée comme la femme d'un de ses amis.

– Oh non, non, pas du tout, ne t'inquiète pas ! Je suis loin de juger et je ne suis pas moi-même quelqu'un d'exemplaire ! Je suis juste heureuse de vous voir ensemble ce soir.

– Merci Norah. Et moi, je suis heureuse de faire ta connaissance. Pour lever toute ambiguïté, sache tout de même que je l'ai quitté... mon mari. Ça n'a pas été facile, mais je sais que j'ai fait le bon choix.

– Vous parlez de quoi ? demande Marie, taquine, en revenant avec un verre dans chaque main.

– D'amour ! m'écrié-je en riant.

– La belle affaire... Quelles fillettes vous faites ! Trinquons alors !

L'alcool aidant, je me détends rapidement. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas autant divertie, et la frivolité me gagne à mon tour.

– Au fait, c'est ta première fois dans un bar gay Norah ?

– Oui !

– Et tu n'es pas trop effrayée ? me demande Marie en riant.

– Non, je survis pour l'instant !

– Félicitations, il faut une première à toute lesbienne qui se respecte ! Et je sais de quoi je parle..., souligne Cerise avec ironie.

– Qu'est-ce que tu racontes ? la coupe Marie. Norah a un copain ; ils vivent même ensemble.

Cerise se tourne vers moi, les yeux écarquillés.

– C'est vrai ? Excuse-moi, j'aurais parié que tu préférerais les filles.

Rouge de confusion, comme prise sur le fait, je bredouille :

– Oui, en fait... moi aussi je l'ai quitté pour une femme...

– Ah, j'en étais sûre ! s'exclame Cerise triomphalement. Je commence à avoir un radar...

Marie me regarde éberluée.

– Et moi qui croyais que je tenais le scoop de la soirée en te présentant Cerise ! Mais ça va ? Tu le vis bien ?

– Oui, pas trop mal depuis que je me pose moins de questions, mais c'est compliqué...

– Tiens ! dit soudain Marie en jetant un œil par-dessus mon épaule. Regardez qui voilà... *THE Lady*.

Je me retourne pour apercevoir la personne qu'elle désigne. Mon cœur s'arrête brutalement. Derrière la foule agglutinée au comptoir, Lucilla fait son apparition, majestueuse dans son manteau Burberry. J'ai l'impression de voir passer un fantôme. Les voix de Cerise et Marie me parviennent de loin.

– Je croyais qu'elle était à New York ?

– Tu sais, avec elle, on ne sait jamais ! C'est la seconde fois qu'elle prétend déménager au bout du monde. Finalement, elle nous revient toujours...

Je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa silhouette.

Mon Dieu, qu'elle est belle !

C'est comme si je le redécouvrais à chaque fois que mon regard se pose sur elle.

Mais comment se fait-il qu'elle soit déjà rentrée ?

À ce moment, Lucilla tourne la tête et croise mon regard ; nous nous fixons quelques secondes, puis elle me lance un sourire poli, dans lequel je ne décèle aucune tendresse particulière, et vient nous saluer. Elle fait tour à tour la bise à Cerise, à Marie et à moi, sans me considérer davantage. J'ai même l'impression qu'elle évite mon regard à tout prix. Son parfum me transperce et je fais mon possible pour retenir les tremblements que je sens monter en moi.

– Viens t'asseoir avec nous ! lui propose Marie avec chaleur.

– Non merci, je faisais juste un saut, mon chauffeur m'attend. Mais une prochaine fois avec plaisir. De toute façon, on se voit au journal lundi Marie ?

– Alors tu es rentrée pour de bon ?

– Peut-être bien..., lâche-t-elle négligemment en lançant un clin d'œil à la cantonade. Cerise, ça a été un plaisir de vous rencontrer, et Norah, heureuse de t'avoir revue.

Sur ces mots, elle tourne les talons.

Je n'en reviens pas.

C'est tout ? Même pas un sourire complice ou un mot glissé à l'oreille ?

Je suis tellement sonnée par sa froideur que je n'arrive pas à me réjouir de son retour inattendu.

Tout le reste de la soirée, je jette des coups d'œil furtifs au cas où Lucilla me laisserait un message... mais rien.

Cette fois-ci, c'est trop ! Elle se fiche vraiment de moi ! Quand je pense que je lui ai envoyé un mail d'amour... Quelle idiote je fais, c'est dingue ! Pourquoi est-ce que je continue à m'accrocher alors qu'il est clair que je ne l'intéresserai jamais ?!

Je rentre chez Clémentine saoule, épuisée et déprimée.

Le lendemain, c'est la colère qui a pris le dessus.

J'en ai marre de toujours tout prendre sur moi !

Décidée à ne plus me faire marcher sur les pieds comme une petite fille, j'envoie un texto furieux à Lucilla :

« *Qu'attends-tu de moi au juste ?* »

Le simple fait de l'envoyer me soulage, sans que j'espère véritablement une réponse. Pourtant, à la fin de la journée, je tombe des nues. Non seulement Lucilla m'a répondu par mail, mais son message fait au moins une vingtaine de lignes. J'hésite à l'ouvrir.

Est-ce que je suis prête à lire tout ce qu'elle a à me dire ? Au final, je ne suis pas sûre que je supporterais un rejet de sa part.

Mais la curiosité l'emporte et j'affiche quelques secondes plus tard le mail à l'écran.

De : Lucilla Conti

À : Norah Brunel

Norah,

Tu me contrains à t'écrire, à me livrer et à me justifier ; tu m'obliges à baisser les masques une fois pour toutes. C'est une bonne chose. Une chose que personne n'avait pris la peine de faire pour moi, et je t'en suis reconnaissante.

Je pourrais te dire que mon brusque départ à New York était d'ordre professionnel. Je m'en suis convaincue un moment, mais c'était une fuite, évidemment. Une façon de tout contrôler jusqu'au bout pour que rien ne m'échappe. Toi, tu m'échappes, Norah. Tu es imprévisible, pétillante, précieuse. Et je ne souhaite pas te perdre.

Je ne t'ai jamais expliqué la raison de ma venue en France il y a une dizaine d'années. J'ai quitté ma famille et la Sicile à la suite d'un drame qui m'a brisée, et que je n'ai confié à personne. J'ai tenté de l'oublier, mais il est encore inscrit en moi et ressurgit dès que je tente de m'engager sentimentalement. J'avais seize ans quand je suis tombée amoureuse pour la première fois. Elle s'appelait Annabella et nous étions au lycée ensemble. Nous nous sentions plus fortes que le monde, nous nous aimions et nous étions victorieuses. Mais l'Italie était encore très conservatrice. Nos familles respectives étaient riches, catholiques et ancrées dans des valeurs d'un autre âge. Comment pardonner leur haine à notre égard ? Ma mère a eu vent de notre amour par un de nos professeurs. Cela a eu l'effet d'une bombe. Immédiatement, on nous a séparées. Moi, j'ai été jetée dans une petite pension religieuse de province. Tu n'imagines pas les insultes et le mépris qu'il a fallu supporter. Je n'ai même pas eu le temps de dire au revoir à Annabella. Trois mois plus tard, on m'a appris qu'elle s'était suicidée... Le jour de ma majorité, j'ai quitté le pays en me promettant de ne plus jamais revenir.

C'est la chose la plus intime que je puisse te livrer sur moi-même. Je te demande pardon si je t'ai blessée ou déçue. Je me laisse trop souvent aveuglée par le combat que je mène à l'intérieur de moi. Ton dernier mail m'a bouleversée. Il m'a obligée à regarder de front ce que je m'efforçais d'enterrer. Je suis rentrée tout de suite de New York, comprenant qu'il était temps que j'affronte les démons qui m'engloutissaient. Et si je ne t'en ai rien dit, c'est parce que je ne me sentais pas encore prête. Je voulais être débarrassée de mes peurs, pour être apte à t'offrir ce que tu mérites. Je me sens trop fragile aujourd'hui pour pouvoir te promettre quoi que ce soit, si ce n'est que tu es la seule qui compte pour moi. Et la seule que je désire.

L.

Sous le coup de l'émotion, je relis le message encore et encore.

Mon Dieu, ce qu'elle a vécu est terrible !

Toutes ses réactions me paraissent maintenant compréhensibles à la lumière de cette révélation. Je ne

sais pas comment on peut réussir à construire une vie amoureuse après ça, mais, au fond de moi, autre chose résonne :

Elle m'aime !!!

4. Renaissance

Depuis une demi-heure, j'attends Lucilla dans un froid glacial. Il est 19 h 30 et je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle elle finit. Si ça se trouve, elle est même déjà sortie du bureau. Mais il faut que je la voie coûte que coûte. Après un mail aussi intime, je ne pouvais pas répondre par un message succinct. Je fais le pied de grue en sautillant d'une jambe sur l'autre pour me réchauffer en bas de l'immeuble, lorsque j'aperçois Bernard, son chauffeur, se garer en double file. D'un signe de tête, nous nous saluons à travers la portière. Mon cœur s'accélère.

Ça y est, elle va venir...

Quand elle sort enfin, je me jette sur elle. Nous nous regardons sans un mot, émues l'une et l'autre. Alors, de son index ganté, elle me soulève le menton et m'embrasse langoureusement, en me serrant contre elle.

C'est si bon de la retrouver, de pouvoir la sentir, la toucher... Ses lèvres sont délicieuses.

– Tu viens avec moi ? me glisse-t-elle à l'oreille.

Je n'ai pas besoin d'acquiescer, mon sourire parle pour moi. Nous montons dans la voiture et roulons directement jusqu'à chez elle. Bernard nous laisse rue de Varenne, devant un magnifique hôtel particulier. Je n'en crois pas mes yeux.

Waouh, alors c'est là qu'elle habite ? Ça doit faire partie d'un des plus beaux bâtiments de Paris !

L'intérieur est encore plus impressionnant. La décoration allie modernité et fresques romaines datant probablement de l'Antiquité. Les pièces s'enfilent au point que je finis par ne plus les compter.

– Mais c'est immense ! Comment tu peux vivre ici toute seule ?

– Oh, on s'habitue ! me répond Lucilla en riant.

Elle lance le CD d'une chanteuse italienne, nous sert deux grands verres de vin rouge et m'attire contre elle ; nous esquissons quelques pas de valse, tendrement. Ses doigts chatouillent ma nuque et courent le long de mon dos.

– Pourquoi es-tu passée au bar l'autre jour ? demandé-je doucement.

– Je venais récupérer le double de mes clés. La barmaid est une vieille amie et je les lui avais laissées en partant.

Nous continuons à tournoyer, nos bassins collés l'un contre l'autre.

– Tu m'as manquée, me glisse-t-elle du bout des lèvres.

– Je t'aime, lui réponds-je alors spontanément, mes yeux plongés dans les siens.

À peine ai-je prononcé ces mots qu'elle m'étreint plus fort et prend mes lèvres entre les siennes. Je sens son cœur battre à toute allure contre mon sein.

– J'adore t'embrasser, souffle-t-elle sans quitter ma bouche.

Ses baisers se font plus sauvages. Elle resserre ses mains contre ma taille, puis m'allonge contre le tapis sous elle, et, très vite, prise d'un désir foudroyant, déchire mon top en deux.

– Je te promets que je ferai toutes les boutiques du monde pour te le racheter, me dit-elle tout en m'embrassant le cou, la poitrine et le ventre avec fougue.

Je défais sa chemise. Elle n'a pas de soutien-gorge et ses seins jaillissent, durs, fermes. Je les caresse à pleines mains avec délice et lèche leur rondeur, leur creux, leurs pointes. Nous nous déshabillons frénétiquement et roulons sur le tapis. À la vue de Lucilla nue, étendue sous moi et frissonnante de désir, je suis envahie par une excitation incontrôlable. Je lui écarte les cuisses et colle mon sexe, déjà mouillé de plaisir, contre le sien en dessinant de petits cercles avec mes reins. La volupté est immédiate. Nous gémissons ensemble.

– Mords-moi les seins ! implore-t-elle haletante.

Délicatement, je fais rouler ses tétons entre mes dents, l'un après l'autre. Puis je descends, longeant du bout de la langue toutes les courbes pleines de son corps, lapant son nombril. À genoux par terre, je taquine doucement l'intérieur de ses cuisses et caresse son sexe chaud, pour plonger ma langue en elle. Je m'exécute instinctivement, mon corps répondant à l'appel du sien.

Tout est si bon.

Son intérieur a un goût délicieux, et j'accélère les va-et-vient de ma langue, avide d'elle.

Quand je la sens sur le point de jouir, les cuisses tremblantes et trempées, je m'allonge de nouveau sur elle, nos reins et nos sexes frottant l'un contre l'autre. Nous sommes l'une et l'autre au bord de l'implosion. Lucilla empoigne mes fesses d'une main, et, de l'autre, me pénètre avec ses doigts par mouvements vifs.

Je hurle d'extase et nous jouissons en même temps, agrippées l'une à l'autre. Nous restons ensuite emboîtées, en sueur, comblées.

Le lendemain matin, ce sont ses baisers qui me réveillent. Nous avons réussi à nous glisser dans son lit au milieu de la nuit. Elle pose entre nous un grand plateau avec café, œufs brouillés et pain grillé.

– *Buongiorno*, belle endormie.

Ses baisers chatouillent ma nuque, mais je suis trop bien pour avoir envie de faire le moindre mouvement.

– Je ne voulais pas te réveiller, mais il est déjà 10 heures, et j'ai une importante réunion au journal.

– Mmh...

– Je vois... Il va falloir que je trouve un meilleur moyen de t'arracher au sommeil...

Je ne réponds pas et fais mine de dormir, le visage plongé dans l'oreiller. Soudain, je sens la douce main de Lucilla effleurer mes fesses sous les draps. À peine éveillée, mes sens sont particulièrement affûtés et son contact me remplit immédiatement de frissons. Je ne réagis pas, curieuse de voir la suite. Elle continue sa caresse de plus en plus appuyée, puis, encouragée par ma respiration lourde, avance sa main jusqu'à mes lèvres gonflées de désir. Le bout de ses doigts m'excite tout doucement. Mon corps s'engourdit. Je suis déjà à sa merci. Ses caresses serpentent entre mon sexe et le matelas, esquissant des cercles lents, et quand Lucilla sent mes cuisses se raidir, elle me titille de plus en plus vite, augmentant la pression de ses doigts jusqu'à ce que j'atteigne l'orgasme, éperdue. Elle me caresse les cheveux et m'embrasse la nuque une fois encore, avant de se lever.

– Je suis désolée, il faut vraiment que je file ! Le numéro de Bernard est sur le buffet de l'entrée, appelle-le si tu veux aller quelque part. Tu peux aussi rester là. Je serai heureuse de te trouver ce soir...

Elle attrape ses vêtements à la va-vite et se penche sur moi une dernière fois.

– Je t'aime, Norah.

Puis elle disparaît.

Je reste béate entre les draps quelques minutes, à essayer de réaliser ce qui s'est passé en vingt-quatre heures. C'est comme si mon existence avait brusquement basculé pour exaucer mes rêves les plus fous.

Je finis tout de même par m'extraire du lit, bois mon café et prends une douche rapide dans la salle de bain en marbre. Je m'amuse ensuite à refaire le tour de la propriété, qui étale partout la richesse et le bon goût de Lucilla.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire aujourd'hui ? Ça me plairait de rester là à attendre son retour. Je pourrai décompresser après ces derniers jours difficiles et savourer nos retrouvailles...

Je me décide finalement à passer la journée à jouir des trésors de cet hôtel particulier.

Mais je vais tout de même envoyer un message à Clémentine pour la rassurer. Elle doit être folle d'inquiétude que j'aie découché sans prévenir cette nuit.

En prenant mon portable, je m'aperçois que ma mère m'a laissé un message sur le répondeur. Je m'empresse de l'écouter :

« Norah, c'est maman. Écoute, je me fais du souci à ton sujet. Je te trouve distante ces derniers temps. Je ne sais pas si c'est à cause de ta rupture avec Rémi. Bon, je prendrai le train de 10 h 30 demain pour passer la journée avec toi. Tu voudras bien venir me chercher gare de l'Est ? Allez, à demain. Je t'embrasse. »

Quoi ?? Quand est-ce qu'elle m'a laissé ce message ?

Affolée, je regarde l'heure de son appel : 20 h 18.

C'est donc ce matin qu'elle débarque !! Si ça se trouve, je suis déjà en retard !

En quatrième vitesse, je rassemble mes affaires et me précipite à la gare, sans même penser à faire appel à Bernard. J'arrive sur le quai juste à temps.

- J'ai cru que tu ne viendrais pas ! s'exclame ma mère en m'embrassant.
- Mais voyons, je n'allais pas te laisser arriver seule !

C'est étrange de la voir. Nous ne nous sommes parlées que très rapidement depuis ma rencontre avec Diane, et je n'étais pas préparée à cette brusque confrontation. Je ne sais pas quelle conduite adoptée.

Est-ce que je devrais lui parler ?

Je ne tiens pas particulièrement à aborder le sujet avec elle, de peur que ma colère ressurgisse ; en même temps, il m'est difficile de faire comme si de rien n'était. Je ne peux pas m'empêcher d'être plus froide que d'habitude à son égard.

– Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ? lui demandé-je.

– Passer du bon temps avec ma fille ! On prend un petit déjeuner d'abord, et puis, je ne sais pas, pourquoi pas me montrer où tu habites ?

– Je t'ai dit, j'habite chez Clémentine pour l'instant, le temps de trouver mieux. Ce n'est pas très luxueux...

Ma mère hausse les épaules.

– Bon, comme tu veux.

Je pense un instant à la tête qu'elle ferait si je l'emmenais chez Lucilla. Cette idée me fait sourire. C'est sûr, elle tomberait à la renverse !

Nous déjeunons dans un bistrot rue de Rivoli et nous promenons un peu dans les boutiques. Je vois bien que ma mère fait des efforts pour essayer de me faire plaisir, mais, malgré moi, je reste sur la réserve. Nous finissons l'après-midi autour d'un chocolat chaud, place Saint-Michel.

– Tu revois Rémi ? me demande-t-elle à brûle-pourpoint, comme si la question l'avait démangée toute la journée.

– Maman, nous sommes séparés pour de bon. Ça s'est terminé assez violemment et il n'est pas question de nous revoir.

– Mais alors... il t'a trompée ? Ou tu as trouvé quelqu'un d'autre ?

Je m'apprête à esquiver ses questions quand tout devient brusquement évident dans ma tête.

Pourquoi je lui mentirais ? Lui déplaire n'a plus tellement d'importance à présent. Et, comparé à tous ses mensonges, elle n'a vraiment rien à me reprocher !

– Oui, réponds-je alors, la voix rauque. J'ai quelqu'un d'autre. Quelqu'un de richissime, de talentueux et de connu, qui va me rendre heureuse. Elle s'appelle Lucilla.

Ma mère reste un instant stupéfaite, sans comprendre, puis laisse tomber sa cuillère et articule lentement :

- Quoi ? Tu veux me dire... Non, ce n'est pas... Je ne comprends pas.
- Je suis avec une femme.
- Mais... tu n'es pas lesbienne...
- On dirait bien que si !

Je sens qu'elle essaie tant bien que mal de contenir sa réaction.

– Bon... à ton âge, c'est vrai qu'on a besoin de nouvelles expériences. Je peux te pardonner une aventure. J'imagine que ça te passera.

C'en est trop. J'explose.

- Comment ça me « pardonner » ? Tu plaisantes !! Je n'ai commis aucune faute que je sache ! J'ai toujours été une bonne fille, et j'ai le droit de tomber amoureuse de qui je veux.
- Mais enfin... chérie, calme-toi ! Je ne me suis pas fâchée...
- C'est pire, tu es condescendante ! Ça te va bien de jouer les mères exemplaires et faussement compréhensives !
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je sais ce que tu m'as caché pendant toutes ces années ! Je sais pour ton frère ! Je sais pour papa !

Dès que je hurle ces mots, ma colère tombe d'un coup. Nous nous regardons sans plus oser parler. Ma mère a les larmes aux yeux.

– Mais comment ?...

– J'ai repris contact avec Diane, avoué-je d'une petite voix. Tu te souviens des photos que j'avais trouvées... Tu n'as rien voulu me dire, mais ça m'a hanté pendant des mois. J'avais besoin de connaître la vérité. Comprends-moi maman. C'est mon passé, c'est aussi mon histoire.

Ma mère éclate en sanglots.

- Oh mon Dieu, ma chérie, je suis désolée. Pardonne-moi.
- Pardonne-moi aussi...

Bouleversée, je la serre contre moi et nous pleurons dans les bras l'une de l'autre, déboussolées mais réunies plus fortement que jamais.

5. La Dolce Vita

C'est un appel de Lucilla qui me tire du sommeil à l'aube.

- Tu es libre cet après-midi ? Parce que j'ai parlé de toi à une amie qui bosse pour Radio News, ils cherchent une chroniqueuse. Et du coup, elle aimerait te voir aujourd'hui.
- C'est pas vrai ? Tu m'as décroché un entretien ?
- C'était l'occasion... Mais tu n'es pas du tout obligée si ça ne te branche pas.
- Tu plaisantes, c'est génial ! Merci beaucoup !

Je saute de joie.

Ce serait énorme de pouvoir travailler chez News ! Je pourrais vraiment faire ce que j'aime. C'est la chance de ma vie. Il ne faut pas que je me plante !

Je passe la matinée à préparer mon entretien et à retaper mon CV, partagée entre l'excitation et le stress.

La femme qui me reçoit au rendez-vous est sympathique et engageante. Nous parlons rapidement de mes compétences, de mon expérience à *Fashionable*, puis de musique. Entre nous, le courant passe immédiatement.

- Je vous remercie, me dit-elle en me tendant la main, j'ai été très heureuse de vous rencontrer et reprendrai contact avec vous dans les jours à venir.

Je sors de son bureau le cœur battant.

Pourvu que ça fonctionne. J'adorerais bosser ici...

J'ai enfin l'impression que ma vie recommence : j'ai une vie amoureuse, peut-être un job et une relation presque normale avec ma mère !

En rentrant chez Clémentine, je trouve Bernard garé au pied de l'immeuble.

- Bonjour, dis-je à travers la vitre ouverte, vous attendez quelqu'un ?
- C'est vous que je suis venu chercher, mademoiselle. Je vous laisse le temps de préparer vos affaires... Madame m'a demandé de vous remettre cette note.

J'attrape l'enveloppe qu'il me tend.

- Vous êtes venu m'enlever alors ? demandé-je en riant.
- Tout à fait, mademoiselle !

J'hésite quelques secondes, mais ne mets pas longtemps à me décider.

– Bon, eh bien j’arrive...

Dans l’escalier, je décachette le petit mot écrit par Lucilla sous la forme d’une liste énumérant les trois éléments suivants : carte d’identité, brosse à dents, chargeur de téléphone.

C’est tout ?

Je souris devant ce message énigmatique qui attise ma curiosité, et m’exécute aussitôt, rassemblant un change et quelques affaires. Je me demande où elle compte bien m’emmener... et pour combien de temps !

– Allez, vous ne voulez pas me donner un indice ? réclamé-je à Bernard, une fois assise à l’arrière du taxi. Un tout petit... et je ne dirai pas à Lucilla que vous me l’avez dit !

– Pas question, me répond-il avec un clin d’œil.

Après trois-quarts d’heure de route, nous arrivons à l’aéroport du Bourget. À la vue des avions privés stationnés tout autour de nous, je trépigne d’impatience.

Lucilla nous attend devant un petit jet, occupée à discuter avec un homme, une sacoche à ses pieds. Nous nous embrassons à pleine bouche.

– Je te présente Yann, notre pilote. C’est lui qui va nous conduire à destination.

– Enchantée, dis-je en saluant l’homme à ses côtés.

Je rêve !! Nous allons voyager en jet privé ! Avec un pilote rien que pour nous...

Je suis impressionnée. Jusqu’alors, pour moi, cette vie de luxe n’existait que dans les films et les pages people des magazines.

Une fois installée dans les fauteuils de cuir, une coupe de champagne à la main, et planant au milieu du ciel, je demande à Lucilla :

– Alors, où m’emmènes-tu ?

– C’est une surprise, tu verras ! Mais prends ça, il risque de faire frais ce soir à l’atterrissage.

Elle m’enveloppe le cou d’une splendide étole de soie.

– Je te l’ai rapportée de New York. J’attendais le bon moment pour te l’offrir... J’espère que tu n’as rien de prévu pour demain, car nous partons deux jours.

Je hoche la tête, comblée.

– Comment s’est passé ton entretien ?

Après cette suite incroyable d’évènements, j’ai du mal à réaliser que le rendez-vous chez Radio News n’a eu lieu que quelques heures plus tôt.

– Bien, je crois. J’attends qu’ils m’appellent, mais j’adorerais bosser chez eux.

– Alors je suis heureuse, dit Lucilla en se penchant pour m’embrasser.

Simultanément, elle glisse sa main sous ma jupe.

– Eh ! m’écric-je, surprise par le glissement de ses doigts entre mes cuisses. Pas ici... si le pilote nous entend ?

– Je croyais que tu aimais les risques, me chuchote-t-elle en écartant mes cuisses et en passant habilement sa main sous ma culotte.

Je gémis. Lucilla sait exactement ce que j’aime. Ses doigts vont et viennent lentement, souples, bientôt mouillés par mon plaisir. Alors, brusquement, elle s’arrête.

– Tu vas devoir être patiente... J’ai envie de savourer ce moment avec toi..., dit-elle en effleurant mes lèvres du bout de la langue.

Mon Dieu...

J’essaie de contenir mon excitation jusqu’à ce que nous arrivions.

Lorsque nous atterrissons, je ne devine pas tout de suite où nous nous trouvons. Ce n’est qu’une fois dans un taxi que je reconnais la langue que parle le chauffeur et comprends que nous sommes en Italie. Main dans la main, Lucilla et moi pénétrons bientôt dans le hall somptueux du Palazzo Scala della Gherardesca, dont l’intérieur me rappelle avec bonheur la nuit passée au Bristol.

– *Benvenute a Firenze* ! nous lance la standardiste avec un grand sourire.

Florence !

Je suis ravie de découvrir cette ville avec Lucilla.

Dire que nous étions en France il y a une heure... C’est dingue !

Lucilla échange quelques mots en italien avec le personnel, puis nous nous faisons conduire dans notre chambre... évidemment, immense et splendide ! Dès que nous sommes seules, je me jette à son cou.

– Oh Lucilla, c’est incroyable ! Merci ! On se croirait dans un palais...

– C’en est un, en fait. Il a appartenu à Alexandre de Médicis et à d’autres... Je te montrerai l’ancien couvent demain. Tu as faim ?

Au lieu de lui répondre, je dénoue son foulard et recouvre le creux de son cou de baisers.

– Vraiment ? s’exclame-t-elle en riant.

Lancée, je continue mon jeu et défais la ceinture de sa veste. Sa peau est si douce que je n’arrive pas à m’arrêter une fois que je commence à la toucher. J’ai envie de sentir ses seins dans mes paumes, ses hanches contre moi. Plus que tout, j’ai envie de la prendre, dans ce fabuleux palace où elle m’a emmenée.

Après tout, elle n’avait qu’à ne pas m’exciter autant dans l’avion !

Je la plaque contre l'immense fenêtre de la chambre et la dévêts fébrilement. Quand elle est en sous-vêtements, elle stoppe ma main.

– À mon tour maintenant.

Elle m'entraîne sur le grand lit et fait glisser mes vêtements un à un. Je suis déjà nue, abandonnée à ses caresses. Ensuite, elle enlève un de ses bas et m'entoure le poignet avec.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Fais-moi confiance..., murmure-t-elle.

Je ne me débats pas. Elle noue mon poignet à un barreau du lit, et répète l'opération avec son second bas. Attachée des deux côtés, je suis complètement soumise à sa volonté. Alors, tout doucement, elle ôte son soutien-gorge, son string et frotte son corps contre le mien. Mes tétons durcissent au contact des siens. Puis elle sillonne mon corps du bout des ongles, me caresse les cuisses, contourne mon sexe. Je tremble de désir.

– Viens, je t'en supplie, viens en moi ! imploré-je.

Lucilla sourit et se relève pour sortir de son sac une petite trousse. Puis elle s'assieds sur mon sexe et me tend un vibromasseur.

– Tu veux ça ? me demande-t-elle.

J'ai un mouvement de surprise. Je ne m'attendais pas à ça ! Je n'ai jamais essayé de sex-toy de ma vie. Mais elle le passe contre mes cuisses et je sens l'envie m'envahir de plus belle.

– Oh oui, s'il te plaît.

Elle se met alors à genoux et me lèche le sexe par mouvements vifs. Je rugis sans pouvoir bouger, toujours attachée aux barreaux du lit. Quand j'arrive au bord de l'orgasme, elle entre lentement le vibro en moi tout en continuant à me caresser avec la pointe de sa langue. Je sens le sex-toy me pénétrer et propager ses vibrations au plus profond de moi.

Oh !!!!!!!

Lucilla me prend de plus en plus vigoureusement. Je jouis avec force. Mais plutôt que de s'arrêter, elle augmente encore l'intensité des vibrations en moi et fait rouler le bout de mes seins entre ses dents. Cambrée sous elle, je jouis une seconde fois, submergée par des spasmes de plaisir.

Le lendemain matin, nous réussissons avec peine à nous extirper du lit pour visiter Florence, après avoir pris le petit déjeuner majestueux de l'hôtel. Je suis vite éblouie par les chefs-d'œuvre artistiques et architecturaux que l'on découvre à chaque coin de rue. Lucilla me conduit dans la ville avec aisance. J'adore l'entendre parler italien ; je la trouve encore plus séduisante. Elle me montre les bâtiments incontournables comme le fameux Duomo, mais aussi des petits passages plus intimes et d'autant plus pittoresques. Je me sens bien avec elle. Tout me paraît naturel et magique à la fois.

Au cours de l'après-midi, alors que nous dévorons une glace dans le meilleur glacier de la région, un appel masqué me laisse un message sur mon répondeur.

– Bonjour Norah, c'est Honorine de Radio News. Je vous rappelle suite à notre entretien afin de vous confirmer que nous serions très heureux de vous accueillir parmi nous. Je vous propose donc de commencer votre période d'essai dès le 1^{er} novembre, si vous êtes toujours intéressée.

– Qu'est-ce qui se passe ? me demande Lucilla simultanément, en voyant mon visage changer peu à peu d'expression.

– Ils m'ont prise ! exulté-je à peine le téléphone raccroché. J'ai eu le job, je vais bosser chez News ! Merci, c'est grâce à toi !

– Tu plaisantes ? C'est toi qui as passé l'entretien...

Je suis aux anges.

La vie me sourit enfin... Je suis tellement heureuse !

– Nous allons trinquer à ta réussite, me félicite Lucilla en m'embrassant.

Pour le dîner, elle m'invite dans un petit restaurant où nous dégustons un risotto aux langoustines divin, sur un air de tarentelle. Dans cette ambiance plus feutrée, nous discutons enfin à cœur ouvert. Lucilla me parle un peu de son enfance passée en Sicile, et je lui raconte les dernières révélations de ma tante. Habillée d'une robe noir sobre mais semi-transparente, ses boucles brunes à demi tenues par une broche en or blanc, elle est splendide, et je ne peux m'empêcher de la contempler avec autant d'amour que d'admiration. Je n'arrive pas encore à réaliser que tout ça est réel, que je suis bien là, en Italie, avec elle !

Soudain, elle plonge ses yeux translucides dans les miens et demande :

– Norah. Pourquoi ne viens-tu pas t'installer chez moi ?

Je fais un bond.

– Quoi ??

– J'aimerais vivre avec toi, renchérit Lucilla en me prenant la main. Je ne veux pas te brusquer, mais je n'ai jamais demandé ça à personne, et avec toi...

– Oui ! la coupé-je. Oui, bien sûr. Je veux vivre avec toi.

Je ris et ferme les yeux, étourdie de bonheur. Lucilla, la femme de ma vie, celle qui a su me faire découvrir qui je suis, qui a donné un vrai sens à mon existence... Oui, je veux être à elle... pour la vie.

– Je t'aime.

Fin